

DE BOU-SAADA A BATNA,

PAR MSILA, BORDJ BARIKA ET TOBNA.

Avril 1861.

Au sortir des palmiers qui enceignent l'oasis de Bou-Saâda, on entre immédiatement, en se dirigeant vers le Nord, dans la région des sables.

Pendant deux heures environ, les pieds des chevaux enfoncent littéralement dans cette poussière jaune, menue, dont la teinte uniforme vous fatigue bientôt le regard, ou même vous blesse les yeux, quand, aux chauds rayons du soleil, chaque grain de poussière s'est converti en une paillette incandescente. Des mamelons de ce sable mouvant ondulent dans la plaine, semblables à une mer qui moutonne. Leurs courbes sinueuses n'offrent ni les arêtes dures et brisées des pics rocheux, ni même les aspérités du tertre. On ne remarque, sur leur surface unie, que ces inimitables dessins qu'y tracent à leur insu, avec leurs pattes faisant office de crayon, les oiseaux, les insectes ou les reptiles.

Ici, c'est un simple ruban à la trame unie, bordé de deux légères franges ; là, une broderie rehaussée de charmantes arabesques ; à côté se déroule la plus riche dentelle qui soit jamais sortie d'Alençon ou de Malines. Marquise, on en voudrait faire sa parure ! simple mortel, on admire et l'on médite !... Tous ces dessins si parfaits de correction, si variés dans leurs détails, si uniformes dans leur ensemble, qui tantôt se déploient côte à côte, tantôt se croisent, s'enchevêtrent et forment d'admirables mosaïques, tout cela est l'œuvre d'êtres inintelligents, le plus souvent d'un misérable scarabée !

Il y aurait là dessus un travail bien curieux à faire, pour un artiste qui aime à s'inspirer de la nature. Ce serait de relever, l'une après l'autre, ces empreintes ainsi tracées sur le sable, et d'inscrire au bas de chacune le nom de son observateur. On aurait un album aussi riche qu'original, et dont les dessins pourraient trouver une application utile dans beaucoup de nos industries.

Mais voilà que la brise s'élève. Au premier souffle, tous ces ornements éphémères disparaissent, comme si une main invisible en

eût effacé l'empreinte. Mon attention qui, jusque là, avait, pour ainsi dire, voyagé terre à terre, se porte alors sur des horizons plus grandioses et plus lointains. D'ailleurs, nous quittons en ce moment les dunes de sable pour entrer dans le lit même du Chot-es-Saïda que les Arabes nomment tout simplement *Sebkha*, et qui est indiqué sur nos cartes sous la dénomination de Lac Salé ou de Msila.

Le fond du lac, qui n'est qu'une légère dépression de terrain où viennent se déverser, à l'époque des pluies, les eaux de la partie occidentale du Hodna, est en ce moment entièrement à sec (Durant tout cet hiver, 1860-1861, il n'est pas tombé une goutte d'eau dans cette contrée). Le sol est formé d'une terre noirâtre, écaillée en bien des endroits, saupoudrée d'un grésil de sel, et s'émiette facilement sous les pieds des chevaux. Aussi loin que la vue puisse s'étendre, pas un fétu d'herbe ne vient interrompre la fatigante monotonie de ces steppes sans ombre, sans végétation, sans eau.

Je me trompe. . . . De l'eau, il y en a aux quatre coins de l'horizon, il y en a jusques aux pieds des montagnes qui au Nord, à l'Est et à l'Ouest, enserrent cet immense bassin. A la surface de ces ondes tranquilles, plus azurées que les flots de la Méditerranée, plus bleues que la voûte du ciel qui les surmonte, se reflètent des bouquets d'arbres aux rameaux penchés, des villas champêtres, des châteaux grandioses, des villages entiers assis sur leurs bords. Contrairement à toutes les lois de l'équilibre, l'onde, comme une tapisserie émaillée d'azur et d'argent, s'attache aux parois des collines qui baignent leurs pieds dans son sein, elle s'adosse à leurs flancs et y reste ainsi mollement suspendue, à plusieurs mètres de son niveau naturel. Ça et là, surgissent des archipels d'îles verdoyantes, où paissent des troupeaux de moutons et de chameaux.

Voilà bien ce lac dont toutes les cartes de géographie signalent l'existence. Encore mille pas, et vous allez vous y engager sur quelque chaussée sans doute construite à fleur d'eau, et que votre œil n'aperçoit point. Mais vous avancez et les eaux s'éloignent ; à la place de ces bosquets à l'ombre desquels vous espériez vous reposer quelques minutes, vous ne trouvez qu'une motte de terre, surmontée d'un misérable arbuste qui ne mérite même pas ce nom. Des troupeaux ? néant. Des châteaux et des villages ? néant ! Tout a fui, tout s'est évanoui. La réalité est deve-

une amère déception. Et pourtant l'illusion persiste, vous ne pouvez vous en défendre. Ces eaux, ces paysages, toute cette fantasmagorie, vos yeux les voient encore, plus loin, sous de nouveaux aspects, avec des formes changeantes ; mais ils les voient. C'est le mirage.

Pendant trois jours, j'ai pu admirer ces étranges effets d'optique. Aujourd'hui, j'ai peine à me le confirmer à moi-même, et n'oserais l'écrire, si mes notes de voyage, prises sur les lieux, n'étaient pour moi une sûre garantie ; mais j'ai vu, sur le soir de cette même journée, au soleil couchant, au milieu de colonnes de fumée, se balançant entre le ciel et l'onde, j'ai vu une barque montée par un quinzaine de rameurs, qui glissait légère sur l'eau. Puis un fort village, bâti sur une éminence et aux maisons parfaitement alignées, m'a caché le tout, jusqu'à ce que lui-même a disparu dans l'ombre de la nuit.

Je dois faire ici une remarque. Les personnes qui n'ont visité que la partie Est du Hodna, ont bien pu ne pas être témoins de ces effets du mirage. Moi-même, pendant les trois mois que je passai, il y a dix ans, au lieu dit Fekkarin, à six lieues Ouest environ de Mdonkal, je n'eus jamais occasion d'en constater la présence. En arrivant par le nord du Hodna, à la hauteur de Bordj Barika, j'avais bien aperçu sur ma gauche un lac ; mais ce lac devait être celui de Msila. Sa position géographique le déterminait. Ainsi, j'avais cru à sa réalité ; j'ai pu me convaincre depuis que c'était une illusion. Le mirage s'observe depuis Bou-Saâda jusqu'à Msila et dans toute la partie nord du bassin du Hodna (1), toutes les fois que l'œil peut embrasser un grand espace de terrain. Mais poursuivons notre route.

Me voici arrivé à Msila, charmante oasis que contourne la rivière de ce nom, et dont les maisons, construites en *touba*, se dressent, avec leur teinte terreuse, au-dessus des jardins tout peuplés d'arbres fruitiers qui occupent le bas du mamelon.

Avant de pénétrer dans la ville, du côté de la rive droite, on traverse un quartier entièrement neuf, composé d'une quinzaine de boutiques occupées surtout par des juifs, d'un caravansérail tenu par un français et, plus bas, d'un moulin mû par l'eau. Puis, on des-

(1) Je trouve cette assertion confirmée dans un travail adressé par M. Féraud à la Société, et qui a paru dans la *Revue*. Voir le n° 21, p. 197.

cend, par une pente fort rapide, dans le lit de la rivière sur laquelle n'existe ni pont, ni passerelle, ce qui me paraît un inconvénient fort grave pour la facilité des communications. Après avoir atteint le haut de la berge de gauche, encore plus escarpée que celle qui lui fait face, on se trouve à Msila.

Les rues, comme dans tous les villages kabiles ou sahariens, sont tortueuses, raboteuses, se terminant généralement en cul-de-sac ; mais plus malpropres encore ici que partout ailleurs. Nulle part, je n'ai vu contrevenir aux règlements de police d'une manière aussi flagrante. Ce sont partout des tas d'ordures de la plus vile espèce. L'édilité locale n'a décidément pas des idées bien nettes en matière de voirie.

Je descends chez le cadi de Msila, pour lequel M. le commandant supérieur de Bou-Saâda a bien voulu me donner une lettre de recommandation, et c'est lui qui va me servir de cicerone.

Sa maison, et toutes les autres lui ressemblent, n'a aucune ouverture à l'extérieur. A l'entrée, est une *skifa* (vestibule) assez spacieuse, dont la toiture est soutenue par quelques colonnes de provenance romaine. C'est là que l'on se réunit. Puis vient une cour, et au fond se trouve l'habitation particulière.

Le café pris ensemble, nous nous rendons à la demeure du caïd Ben Safar et-Toumi, où se trouve la fameuse inscription de Msila ; la seule du reste qui ait été découverte jusqu'à ce jour dans cette localité. On peut même dire qu'elle ne lui appartient pas en propre, puisqu'il est reconnu qu'elle provient des ruines de Bechilga (1).

Dans la *skifa*, à gauche en entrant, est une pierre servant de pilier, sur laquelle sont tracés trois ronds superposés.

Les deux premiers présentent la figure d'une rosace à six pointes. Le troisième est partagé en quatre cases formées par deux diamètres se coupant perpendiculairement. Les deux cases à droite portent l'une la lettre B, l'autre la lettre P. Les deux cases à gauche n'offrent plus que des traces de lettres

(1) Msila est une ville toute de fondation arabe, et son origine ne remonte pas au-delà du 10^e siècle de notre ère.

Voir ce qu'en dit l'historien El-Bekri dans sa *Description de l'Afrique septentrionale*, traduction de M. de Slane, P. 141 à 143.

illisibles, qui ont dû disparaître sous l'effet du marteau plutôt que du temps.

Dans la cour se trouve un mur élevé avec de grosses pierres de taille, des tronçons de colonnes, des débris de chapiteaux, et derrière ce mur, à droite, est l'écurie ou plutôt la grange qui renferme la précieuse inscription.

L'entrée, bien que fort large, n'est pas d'un accès plus facile pour cela, un mur de pierres sèches en obstrue aux trois quarts l'ouverture, et, pour un homme qui vient de se lester de huit œufs durs encore sur l'estomac, franchir un tel obstacle n'est pas à cette heure chose aisée ni sans danger. Cependant, comme je sers de point de mire à la foule qui me suit, je n'hésite pas. Il y va de l'honneur national. Un pied par-ci, une main par-là, je m'accroche, j'escalade, j'enjambe..... Me voilà de l'autre côté.

La pierre commémorative, servant aujourd'hui de pilier, mesure environ 2 mètres de hauteur et 0^m42 centimètres de largeur sur chacune de ses quatre faces. L'inscription occupe en entier une de ces faces. Elle est écrite sur trois lignes qui se lisent obliquement de bas en haut, ce qui en rend la lecture passablement gênée. Les lettres ont 0^m08 de hauteur; quelques-unes sont entièrement effacées, d'autres sont douteuses. En voici la copie, je ne dirai pas fidèle, mais telle qu'il m'a été permis de la recueillir par un jour pluvieux et dans ce grenier par lui-même déjà fort sombre :

IE ICATAESTAFVNDAMENTISHVICCI
VI OVAIVSTINIANA ZABISUBTEM
PO DOMNINOSTMPISSIMIETINVICTIS

Cette inscription a été relevée plusieurs fois (1). Je ne sais si ma copie peut offrir encore quelque intérêt; mais quelques jours après, à mon passage à Constantine, je l'ai montrée à notre savant collègue, M. Cherbonneau, qui pense que le texte doit être ainsi rétabli, contrairement à la leçon donnée par M. Léon Renier, dans son Recueil des épigraphes romaines en Algérie :

(A) edificata est a fundamentis, hinc, civitas qua (e) Justiniana Zabi (vocatur) sub, etc.

(1) Voir le dernier n° de la Revue; la lecture de ce document est encore douteuse sur un point assez essentiel, — faute d'un estampage, — nous croyons utile de produire cette nouvelle copie. — N. de la R.

Elle diffère notablement aussi de la copie qui avait été fournie par M. Moreau et qui a été insérée dans le numéro 10 de la *Revue africaine*, p. 324, copie jugée d'ailleurs insuffisante par la Société. Je ne la trouve pas non plus d'accord avec la copie fournie par M. H. Nicolle, et que la *Revue* a également insérée dans le numéro 17, p. 395.

J'ai vu également à Msila la tombe du malheureux Naâman Bey, qui fut, comme chacun le sait, étranglé en ce lieu, par ordre de son barbare compétiteur Tchakeur Bey. Les faits tels que je les ai rapportés dans l'histoire des Beys de Constantine (voir le n° 24 de la *Revue Africaine*, p. 441 et suivantes, t. 4^e) m'ont été confirmés par les plus anciens habitants du pays. Une double rangée de briques sur champ compose seule le mausolée, où l'on ne lit d'ailleurs aucune épitaphe, rien qui rappelle la mémoire de l'illustre défunt. Il est enterré dans la mosquée de Bou Djemeleïn, le patron de l'endroit.

Avant de quitter Msila, je ne puis m'empêcher de faire une remarque. La ville de Pise s'enorgueillit à bon droit de sa tour inclinée. Eh ! bien Msila en renferme non pas une, mais au moins dix de ce genre. Ce sont ses minarets formés de cubes en touba, étagés les uns sur les autres au moyen de rondins sur lesquels ils reposent, se rétrécissant à mesure qu'ils s'élèvent et conservant leur aplomb, bien qu'il y ait au moins un mètre d'inclinaison du sommet à la base. Il est vrai que le mérite peut bien en être rapporté au temps plutôt qu'à un plan arrêté d'avance par l'architecte ; mais le fait existe.

A cinq kilomètres Nord-Est de Msila, au lieu dit aujourd'hui Bechilga (l'ancienne *Zabi*) s'étalent, sur une surface d'environ quatre kilomètres de circonférence, de nombreuses ruines, dernières épaves d'une ancienne bourgade romaine. Je dis bourgade, car on n'y voit trace d'aucun de ces monuments grandioses taillés dans le roc et ciselés par l'artiste, dont le peuple-roi tenait à honneur de décorer ses cités.

Dans les constructions, assez nombreuses, qui subsistent encore, la pierre de taille n'est employée qu'avec parcimonie, et seulement aux angles et, de distance en distance, dans le corps de la maçonnerie ; sa présence ne s'explique guère par d'autre motif que celui de donner plus de solidité à l'ensemble de l'édifice. Elle est généralement d'un mauvais grain, grossièrement taillée, et a beaucoup souffert des injures du temps. La

plupart des colonnes et des chapiteaux que l'on trouve épars un peu partout, sont dans ce même cas. Le fonds de la maçonnerie se compose de gros moellons, arrondis comme des cailloux, veinés comme l'agate, variés de couleurs et coulés dans du béton. Tel est le caractère général de ces ruines.

Voici maintenant les particularités dont j'ai cru devoir prendre note.

En face du bordj bâti récemment par le cheikh Abd-el-Kader ben Mohammed, est un petit mamelon, affecté aujourd'hui à la sépulture des morts, et qui, par sa position centrale et culminante, devait être sans doute le point principal de la bourgade. C'est de là qu'ont été extraits les matériaux, colonnes et pierres de taille qui ont servi à l'édification de la maison du cheikh. On y trouve quantité de briques d'assez forte dimension, et les arabes qui m'accompagnent m'ont dit avoir souvent recueilli des médailles. Je n'ai pu m'en procurer, hormis quelques petites pièces sans valeur aucune. Une pierre de grès mesurant 1^m 50 de long, sur 1^m de largeur et 0^m 70 d'épaisseur, assez mal travaillée, porte sur la surface supérieure, dans le sens de la longueur, une rigole peu profonde et large de 0^m 05, aboutissant à deux entailles creusées de 0^m 25 environ aux deux extrémités de la pierre.

Une autre, de dimensions un peu moindres, est creusée dans sa partie supérieure d'un bassin rond n'ayant pas plus de 0^m 05 de profondeur, communiquant par deux petit canaux à deux entailles pareilles à celles de la pierre précédente.

Ici, ce sont des bases de colonnes dont la pierre formée d'une aggrégation de petits cailloux, ressemble à une mosaïque. Là, des mortiers de haute dimension, ayant une forme conique et creusés dans une pierre noire, cassante, sonore, simulent de tout point la fonte.

Plus loin, est une construction se terminant à fleur de terre, de 6 mètres de longueur sur 3 de largeur, partagée dans ce dernier sens par un mur épais de près d'un mètre, et qui a dû être probablement une double citerne; car on voit à la courbe qu'affectent les murs, dans leur partie supérieure, qu'ils devaient former voûte. Les parois à l'intérieur sont revêtues d'une forte couche de mortier, et un œil pratiqué dans l'épaisseur du mur devait donner passage aux eaux.

A quelque distance de là, je remarque une autre construction de tout point pareille à la précédente; mais où se trouve pratiquée sur l'un des cotés une sorte de niche demi-circulaire.

Dans la maison de Ben Chouwaf, on me montre une tombe, servant d'auge, qui ne mesure pas moins de 2 mètres de long, sur 0^m 60 de large et 0^m 25 de profondeur. Le couvercle a disparu. Elle ne porte ni ornements ni inscription.

Au couchant, se trouvent des substructions considérables composées de deux murs parallèles, placés à 5 mètres de distance l'un de l'autre, larges chacun de près de 2 mètres et se prolongeant dans la direction du Sud, après s'être recourbés à angle droit. Sur l'un d'eux, courent deux petits canaux séparés par une murette. Si j'avais à émettre une opinion, je serais fort porté à croire que là devait être le château d'eau qui terminait l'aqueduc dont on voit un peu plus loin des restes encore fort bien conservés, et qui, partant de la rivière de Msila, portait les eaux à Bechilga.

Voilà, telles que je les ai vues, les ruines de l'ancienne Zabi. Toutes mes recherches n'ont pu aboutir à découvrir ni inscription, ni épitaphe. De nécropole, je n'en ai point vu de traces. Il se pourrait pourtant que sous les blés et les orges qui recouvrent à cette heure certaines parcelles du terrain, on découvrit quelques pierres tumulaires. C'est affaire à vérifier après la moisson. Mais les indigènes de l'endroit n'en connaissent point. Il est vrai qu'en matière d'archéologie, leurs dires n'ont pas grande valeur.

A 12 kilomètres Nord-Ouest de Bechilga, au pied même du Djebel el-Maâdid, et non loin du bordj de Garia, bâti par le caïd Ben Zourlache, sont les ruines de Seraân (Khorbet Seraân).

Les mêmes caractères généraux que j'ai signalés à Bechilga, se remarquent ici; mais la pierre de taille est plus dure, plus belle et mieux travaillée ou mieux conservée. Il s'élève une discussion entre les quinze ou vingt arabes qui m'accompagnent, sur l'origine présumée de ces ruines. L'un d'eux, qui doit avoir lu ses auteurs, car il parle avec un ton d'assurance capable d'en imposer à de plus forts que ses débonnaires auditeurs, déclare ex-professo, dans un langage moitié arabe, moitié *sabir*, que ces ruines sont l'œuvre des *Ammadi*. Il est vrai qu'il ne peut pas m'expliquer ce que furent les *Ammadi*. C'est un nom qui s'est perpétué par la tradition, comme le nom de *Rouman* (1).

(1) Il y a eu de ce côté le monument appelé Kalaat el Beni *Hammad*. Les Beni Hammad, une des dynasties indigènes, et qui ont eu leur capitale à Rougie, avaient le Hodna dans leur petit royaume. C'est peut-être de ces souverains *Hammadites* que l'Arabe voulait parler. — N. de la R.

Quoi qu'il en soit de cette opinion, voici, parmi un tas de pierres que les indigènes ont accumulées pour former un barrage sur l'Oued Selman, une pierre de 1^m20 de largeur, sur 0^m60 de hauteur et 0^m10 seulement d'épaisseur, sur laquelle je trouve l'inscription suivante :

C · S · M · O

✓LETV

IIIDX¹

XI

Au-dessus de l'inscription, est creusée une petite niche dans laquelle se trouve sculptée, fortement en relief, une sorte de burette. Le côté droit de la pierre, dans le sens de la largeur, est brut et présente tous les caractères d'une récente cassure. Il y avait peut-être une double épitaphe; car je ne m'explique pas trop comment le lapicide, qui disposait d'une pierre aux dimensions assez considérables, aurait choisi juste le côté le plus étroit pour y placer son inscription (1). C'est la seule, du reste, que j'ai pu découvrir.

Dans les environs, on rencontre des fûts de colonnes, des chapiteaux, des tombes, dont une est formée d'un double compartiment, des débris de jarres, des briques, des poteries et des substructions dont les murs sont d'une épaisseur remarquable. Comme à Bechilga, on voit de gros blocs de pierres, portant des entailles à deux extrémités, reliées par une rainure peu profonde; le tout à demi-ébauché. Sur un cube servant aujourd'hui de pilier à un moulin, est tracée une figure formée d'une série de circonférences se coupant par arcs de cercles. Une colonne de deux mètres de hauteur sert d'arbre à ce moulin.

Non loin de là, est une pierre de grès tendre, cassée en trois morceaux.

Au haut, se trouve un ε, espèce d'epsilon, enfermé dans un triangle. Au-dessous, est une rosace à six pointes, puis, une série de ronds dont la pierre précédente devait, je suppose, faire partie.

Mes investigations me conduisent jusqu'à un petit village, Khorbet ez-Zekaba, composé de dix maisons, que je crois d'a-

1) La fin de cette inscription indique une épitaphe (Diebus XI, Horis XI...?) Mais les sigles de la première ligne sont insolites sur un monument funéraire et nous ne leur trouvons pas d'explication. — N. de la R.

bord être l'œuvre de maçons européens, tant les bâtisses sont régulières, les angles droits, les portes cintrées, les toitures bien recouvertes avec de la grosse ardoise. La pierre de taille, qu'on n'a eu qu'à extraire des ruines environnantes, a été fort judicieusement employée pour former les angles des murs et les piliers des portes. Quoique la chaux ni le plâtre n'entrent pour rien dans ces bâtisses, je puis dire que jamais je n'ai vu construction indigène qui présentât autant de goût et de solidité à la fois. Evidemment un architecte français a dû en tracer le plan; mais ce sont bien les Arabes qui ont construit; ils me l'ont affirmé.

Ce qui frappe encore, c'est l'air de propreté et aussi de morne solitude qui règne autour de ces habitations. Les hommes peuvent être aux champs; mais les femmes, mais les enfants, mais les chiens, ces gardiens d'ordinaire si vigilants, où sont-ils? Rien ne paraît, rien ne se fait entendre. Nous approchons.

Une demeure, la plus grande, attire particulièrement mon attention. Deux larges portes cintrées, séparées par une magnifique colonne, y donnent issue. J'avance; je n'en suis plus qu'à deux pas.... Un cri soudain, poussé par les Arabes, qui tous se tenaient derrière moi, m'arrête : les puces ! les puces ! me crient-ils.

Avant que j'aie pu me rendre compte du danger que je cours, deux d'entre eux se jettent sur moi, et, tout en me secouant fortement le bas du pantalon, ils m'entraînent loin de ce repaire. Alors je compris. Les sanguinaires insectes dont ces lieux fourmillent, avaient fondu sur ma personne comme sur une proie de choix. En moins d'une minute, j'en avais été envahi, et la fuite et les efforts des braves gens qui m'accompagnaient, ne purent totalement m'en délivrer pour ce jour et la nuit suivante.

Ce fait d'un amas considérable de puces dans des localités abandonnées, a été observé plus d'une fois en Algérie; mais il a ici un caractère particulier, c'est que les puces ne sont point venues à la suite des habitants; bien au contraire, elles les y ont précédés, au point que les maisons une fois terminées, toute installation a été impossible. Ce village ne compte pas encore deux années d'existence, et, quinze jours après son achèvement, les propriétaires devaient en céder la jouissance exclusive à ces implacables insectes, qui ne paraissent guère disposés à résilier de si tôt leur bail.

Terrible argument, aux yeux des malheureux expulsés, contre nos demeures à poste fixe : une tente se démonte, se transporte à volonté ; mais une maison ? L'emplacement était évidemment mal choisi, car, d'après leur dire, les puces, en cet endroit, sortent de terre, comme les fourmis de leurs fourmillières : elles sont inhérentes au terrain. Quoi qu'il en soit de cette opinion, ce qui ne contribuerait pas à la confirmer, c'est que celle de ces maisons affectée aux talebs, qui, à la vérité, par sa position domine toutes les autres, est complètement exempte de cet inconvénient, je m'en suis assuré par moi-même, et si je ne m'en explique pas la cause, je puis certifier que le fait est vrai.

Avant de quitter ces ruines, je dois signaler, à deux cents mètres de là, environ, et près d'un hameau qui, celui-là, est habité, des tronçons de colonnes, de magnifiques pierres de taille dont une entr'autres mesure 3 mètres de long, sur 0^m70 centimètres de large et 0^m20 centimètres d'épaisseur. L'une des faces, la plus étroite, porte des empreintes de dessin linéaire. Elle a dû servir d'entablement à quelque édifice.

Le soleil couchant me ramène au bordj du caïd Ben Zour-lache, où m'attendent une foule d'arabes de la tribu des Oulad Darradj. Ce qu'ils ont à me communiquer, ce sont des petits carrés de papier, les uns en lambeaux, les autres rajoutés pièce par pièce, quelques-uns en bon état, mais tous soigneusement enveloppés, comme ferait un avare de ses billets de banque. Il n'a fallu rien moins qu'un ordre de leur chef pour leur faire exhiber devant un *roumi* ces reliques de famille. Or, que sont-elles ces reliques ?.... Pour les uns, des exonérations d'impôts, pour les autres, des sommations à payer, pour tous, des souvenirs de leurs anciens maîtres ; car ces carrés de papier, si petits qu'ils soient, portent tous le sceau d'un bey.

C'est à ce titre aussi qu'ils ont pour moi un certain intérêt. J'en ai extrait des dates certaines sur une quinzaine de beys de Constantine, depuis Hassan-bey ben Hassan, qui gouvernait en 1149 de l'hégire, jusqu'à Hadj Ahmed, le dernier d'entre eux.

Ce qui m'a été présenté de plus curieux, c'est une bande de papier, collée sur toile, longue de près de quatre mètres, et qui renferme la généalogie complète et authentique des Abd-el-Aziz, tribu de marabonts. Voilà au moins une vraie relique de famille.

le, et je doute qu'il existe en Europe noblesse qui ait des quartiers aussi antiques et si bien établis. Aussi, douze chiffons au moins l'enveloppent.

La tribu des Abd el-Aziz remonte de filiation en filiation jusqu'à l'année 44 de l'hégire, et compte par conséquent aujourd'hui 1233 ans d'existence ! En 555, elle allait se fixer au Maroc. En 777, l'un des descendants, Ismaël ben Aly ben Yahya, quittait la ville de Fès et se portait dans le Djebel Miadh, au-dessus du Djebel Maâdid. De ses quatre enfants, l'aîné, nommé Aly alla, peupler le Ferdjioua et y mourut. Les deux autres, Abd Allah et Abd er-Rezzac, se fixèrent à Tunis, et le quatrième, Ahmed, resta dans le pays, où sa descendance se perpétue encore de nos jours.

Je regrette de n'avoir pu prendre qu'un si faible extrait d'un acte si important et qui doit renfermer des détails historiques du plus haut intérêt. Une traduction complète et exacte de cet arbre généalogique, aurait, je n'en doute pas, beaucoup de valeur. L'origine et l'implantation des tribus en Algérie sont choses si confuses, qu'on ne saurait prendre trop de peine pour y porter la lumière, quand on le peut. Le temps m'a manqué pour accomplir ce travail. Je le signale à un plus heureux que moi.

De Garia à Bordj Barika, en longeant d'abord le pied des montagnes et inclinant ensuite vers le Sud, je n'ai rencontré sur mon passage qu'une seule ruine. Elle se trouve à quelques lieues de Fed er-Reumel, sur une légère éminence. On y voit des fûts de colonnes, des chapiteaux, une tombe, etc.

A Bordj Barika, devant la porte, était une pierre en partie cassée, sur laquelle j'ai lu l'inscription suivante :

AIV E·IMP·CES·D
EADAB·PART MAX·B
A·AVRELIL ANTON
LT MAX·GERM·MAX.

Les lettres ont 0^m06 c. de hauteur. La fin des lignes manque. A la 2^e et 3^e lignes, on remarque des A formés par le second et le troisième jambages de l'M. La partie supérieure est surmontée d'une moulure qui devait encadrer l'inscription entière. Le caïd du Bordj, sur mon invitation, s'est empressé de faire transporter cette pierre dans la cour, où elle est mise de côté.

A cinq lieues environ de Bordj Barika, est Tobna (*Tubuna*), la ville romaine la plus considérable du Hodna. On sait qu'elle fut relevée par sidi Okba ; mais, de ces constructions successives, il ne reste plus aujourd'hui qu'un immense édifice qui devait être fort élevé, si on en juge par les décombres entassés dans son intérieur.

Cet édifice, qui mesure environ 80 mètres de long sur 25 de large, est tout construit en magnifiques pierres de taille. Aux deux extrémités Nord sont des pavillons au haut desquels on voit encore des restes de fronton. La face Ouest a aussi un pavillon au milieu. La partie Est est tout en ruines.

Les inscriptions sont assez nombreuses, bien que pour la plupart mutilées. Je n'en ai relevé qu'une, la voici :

D M
CAECILI
AE FAVSTI
NÆ CONVCI
NAXIVPOM
EVS NVAR
FECIT

Il faudrait, ici, passer plusieurs jours pour décrire en détail ces ruines, et pratiquer des fouilles, pour en extraire toutes les richesses archéologiques qui gisent entassées sous les décombres. Une main plus habile pourrait relever les fragments d'architecture, frontons, chapiteaux de colonne et bas-reliefs qui décorent l'édifice, dessiner les personnages sculptés sur les pierres tumulaires. J'avais, moi-même, pendant un séjour que j'y fis, il y a dix ans, pris des notes assez complètes. Malheureusement, elles se sont égarées ; et cette fois le temps ne m'a pas permis d'en recueillir de nouvelles.

De Tobna, en se dirigeant vers le Nord-Est, on longe le pied du Djebel Metlili, chaîne de montagnes qui ferme de ce côté le bassin du Hodna et se prolonge jusqu'à el-Ontaïa. A l'entrée des gorges, se trouve le Bordj de Seggana, bâti sur un emplacement occupé jadis par les Romains. Entre Tobna et Seggana et, plus au Nord, entre Seggana et Uxour, on remarque, placées toujours sur des éminences, quelques autres ruines qui devaient, je suppose, commander la route de Lambèse à Tobna.

J'arrive enfin à Batna et je suis heureux, en terminant ce tro

long et trop court récit, de pouvoir annoncer aux amis de la science une nouvelle qui ne peut manquer de les réjouir. C'est que M. le colonel Pein, qui commande la subdivision, fait exécuter en ce moment-ci dans les Aurès, cette mine si féconde surtout en antiquités libyques et encore si peu exploitée, des recherches dont il a déjà tout lieu d'attendre les meilleurs résultats.

Espérons que, dans le futur partage de ces richesses, la Société historique Algérienne ne sera pas oubliée.

Alger, mai 1861.

E. VAYSSÈTES.

